



**HAL**  
open science

# La construction méthodique d'une civilisation " idéale " : l'exemple de l'Imaginaire en Grèce Antique

Madison Dubois

## ► To cite this version:

Madison Dubois. La construction méthodique d'une civilisation " idéale " : l'exemple de l'Imaginaire en Grèce Antique. Revue Lexsociété, 2024, Les laboratoires sociaux de l'Imaginaire face aux défis de l'anthropocène. hal-04584364

**HAL Id: hal-04584364**

**<https://hal.science/hal-04584364v1>**

Submitted on 23 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



# **La construction méthodique d'une civilisation « idéale » : l'exemple de l'Imaginaire en Grèce Antique**

*in U. BELLAGAMBA (dir.), Les laboratoires sociaux de l'Imaginaire face aux défis de  
l'anthropocène, Université Côte d'Azur, 2023*

**MADISON DUBOIS**

*Docteure en Histoire du droit*

*Laboratoire ERMES*

*Université Côte d'Azur*

**Résumé :** La construction de l'image des civilisations est nécessaire pour les populations et se fait au travers de supports variés. Loin d'être un phénomène récent, la construction d'un passé ou d'un futur – idéalisé ou apocalyptique – est un « passage obligé » pour les peuples qui cherchent leurs places dans le monde qui est le leur. Cela leur permet de comprendre d'où – et de qui – ils viennent afin de définir leurs objectifs et les moyens de les atteindre. La civilisation grecque est l'une des plus productives.

**Mots-clés :** Grèce antique ; Barbares ; Étrangers ; Mythologie ; Utopie

Au XXI<sup>e</sup> siècle, il est particulièrement délicat de parler des différenciations que font les peuples entre eux, même quand il s'agit de peuples antiques. Nous effaçons naturellement aujourd'hui toute marque ou abus de langage visant à mettre de la distance entre les personnes d'origines différentes, mais ce n'est absolument pas le cas en Grèce Antique, bien au contraire : il est nécessaire de marquer les différences.

Cette volonté de mettre de la distance s'explique avant tout du point de vue politique : les Grecs distinguent ceux qui appartiennent à leur communauté civique, et ceux qui n'y appartiennent pas. Il n'existe pas de définition du terme de « cité » chez les Anciens, mais si on analyse l'usage diplomatique qui en est fait, on remarque qu'il s'agit avant tout d'une communauté humaine. De même, on constate dans les traités et les textes normatifs que les États sont désignés officiellement par le nom que l'on donne à leurs habitants. Cela s'explique car la cité est créée, défendue et alimentée uniquement par ses habitants<sup>1</sup>. Ainsi, ceux qui ne possèdent pas ce rôle sont soit des « étrangers » - quand ils sont grecs mais n'appartiennent pas à la communauté politique de la cité – soit des « barbares » quand ils ne viennent pas de terres grecques. Entre les deux, certains étrangers peuvent servir une nouvelle communauté civique sans jamais l'intégrer totalement – ce sont les « métèques » - . Même s'il existe une possibilité en droit de cumuler deux nationalités<sup>2</sup>, et que l'existence de la

---

<sup>1</sup> BASLEZ, Marie-Françoise, *L'étranger dans la Grèce Antique*, Paris : Les Belles Lettres, 1984, p. 20.

<sup>2</sup> Notamment quand le protagoniste a quitté très jeune sa cité d'origine dont il ignore le nom avec certitude. BASLEZ, *op.cit.* p.298.

naturalisation diplomatique est indéniable, on constate qu'il y a une réticence à l'incorporation de nouveaux citoyens. Pour faciliter la compréhension de cette présentation, je vais employer le terme « étranger » de manière générique, sans prendre en compte les différences fondamentales qu'il existe réellement sous l'Antiquité.

Les anciens Grecs étaient la plupart du temps en guerre, soit entre eux, soit contre les autres peuples. Protéger les cités des autres populations est avant tout une nécessité : cela permet de contrôler ceux qui rentrent et de s'assurer qu'ils ne commettent pas de méfaits de guerre à l'intérieur des cités. De même, il est tout aussi nécessaire de distinguer les membres des autres populations et d'expliquer pourquoi ils sont si différents : ainsi naquit de nombreux textes, certains provenant de mythes, d'autres d'interprétations plus ou moins objectives. Ces connaissances sont transmises par les mères qui élèvent les enfants.

Ainsi, la construction faite par les différentes représentations de l'image de l'étranger permet également de construire l'image de la civilisation qui les construit : image idéalisée de sa propre culture à diffuser de génération en génération pour créer une communauté militaire solide.

Les représentations faites par les Grecs peuvent paraître étonnantes aujourd'hui, mais elles représentent les récits communautaires qui sont en réalités communes chez les Anciens : ce n'est que récemment que ces récits ont pris une connotation négative.

Pourtant, avant d'identifier les étrangers, ces récits permettent à une communauté de se distinguer en fabriquant sa propre identité dès les premières années de son existence (**A**). Cependant, ces récits ont, avec le temps, amené les cités à prendre des mesures politiques afin de se protéger (**B**).

\*\*\*

## **I. La recherche de sa propre identité**

Il n'est jamais évident pour un peuple de présenter ses propres caractéristiques. Ainsi, pour se connaître et se reconnaître, les Grecs font le choix d'étudier leur passé – si semblable aux peuples barbares (**A**) – et de procéder à des descriptions détaillées des peuples qu'ils rencontrent (**B**).

### **A. Les Grecs : des barbares comme les autres**

Avant tout propos, il est nécessaire de rappeler les origines des peuples grecs malgré l'absence de sources documentées sur les faits historiques au profit des nombreux mythes et légendes. Il existe quelques certitudes : les cités grecques ne sont pas unies dans une même Nation, elles ne possèdent donc pas un régime institutionnel unique, même s'ils possèdent de nombreuses ressemblances. Un ou plusieurs Rois règnent sur les cités, mais le régime en place reste majoritairement démocratique, c'est-à-dire que le pouvoir est confié au *demos*, l'ensemble des citoyens. Cette particularité est la plus grande fierté du peuple grec, nous y reviendrons.

Cependant, avant que ces peuples grecs ne se sédentarisent sur les terres que nous connaissons aujourd'hui, ils étaient comme tous les autres peuples : des pirates. Ils étaient, eux aussi, nomades et pillaient les commerçants de toutes les origines afin de survivre. Plus tard, alors que leurs administrations sont bien ancrées, les Grecs sont encore nombreux à pratiquer la piraterie en des temps troublés, ce qui ne manque pas de faire réagir vivement les politiciens comme Thémistocle qui n'ont de cesse de combattre ces habitudes ancestrales<sup>3</sup>. Afin de contrôler les rapines, certaines cités grecques passent des conventions synallagmatiques afin d'interdire le pillage réciproque.

De même, à l'image des nombreux étrangers qui les entourent, les premiers Grecs pratiquent les sacrifices humains afin de s'attirer les faveurs des dieux. À l'image d'Agamemnon, si on en croit le mythe, qui offre en sacrifice sa fille Iphigénie afin que les vents qui doivent le mener à Troie lui soient favorables. Les auteurs grecs ne réfutent pas leur passé si semblable à celui des barbares. Ils s'en servent même pour expliquer leur intelligence : Hérodote explique qu'ils se comportaient comme des barbares, mais que c'était pour apprendre d'eux et s'élever au-dessus grâce à la Raison et aux dieux<sup>4</sup>. Par exemple, Iphigénie est sauvée au dernier moment par Artémis qui a fait d'elle la prêtresse de son temple. Les Grecs comprennent que les habitudes des barbares sont primitives et qu'il est impérieux de les changer.

---

<sup>3</sup> LAURENT François, *Histoire du droit des gens et des relations internationales*, tome 2, La Grèce, L. Hebbelynck, 1850, p. 118.

<sup>4</sup> DARBO-PESCHANSKI, Catherine, « Les barbares à l'épreuve du Temps », *Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol.4, n°2, 1989, p. 236.

Cette intelligence grecque est prise comme prétexte pour expliquer la principale différence entre les Grecs et les autres. Dans son *Politique*, Aristote parle de cette différence intellectuelle comme étant une loi naturelle qui permet de répartir ceux qui sont capables de commander – appelés « maîtres par nature » - et ceux qui sont capables d’obéir et d’accomplir des tâches difficiles grâce à leur physique avantageux – les « soumis par nature » -. De même, pour lui, on ne peut être que soi l’un, soit l’autre<sup>5</sup>.

Cependant, tous les « non grecs » ne bénéficient pas de la même analyse. Ainsi, malgré leurs nombreuses différences, les Égyptiens bénéficient d’une admiration toute particulière de la part des Grecs, en premier lieu à travers le regard d’Hérodote et de Strabon. Pour Hérodote, l’Égypte est pleine de merveilles architecturales et artistiques qui montrent une grande intelligence, au point où il cherche les racines de la civilisation grecque chez les Égyptiens qui est, d’ailleurs, un peuple bien plus ancien<sup>6</sup>. Cette recherche, qui pourrait sembler surprenante au regard des analyses que nous allons faire, représente en fait une tentative pour les Grecs de s’illustrer comme étant les héritiers directs d’une civilisation respectée et ancestrale, leur donnant ainsi une légitime supériorité.

---

<sup>5</sup> CUSSET, Christophe, SALAMON, Gérard, à *la rencontre de l'étranger : l'image de l'Autre chez les Anciens*, Paris : Les Belles Lettres, 2008, p. 16.

<sup>6</sup> BERNAND, André, « La rencontre des Grecs et des Égyptiens », *clio voyages culturels*, 2000, p. 2.

Les Grecs analysent plus aisément les autres qui les entourent qu'eux-mêmes. Ils les étudient par curiosité, mais aussi pour montrer à quel point ils sont différents d'eux. Les différences décrites dans les nombreux textes permettent également aux lecteurs de reconnaître les étrangers, et, par la même occasion, de les surveiller.

## **B. L'utilisation classique de stéréotypes**

Le besoin de reconnaissance des étrangers est l'expression avant tout de la situation politique et militaire de la Grèce. Étant la plupart du temps en guerre, soit contre les autres pays, soient entre les cités grecques elles-mêmes, le besoin d'identification des différents personnages que l'on est amené à croiser au quotidien est devenu primordial pour savoir à qui on peut faire confiance. Les analyses physiques et culturelles sont traditionnellement effectuées ou diffusées par les auteurs de pièces, les poètes ou les philosophes.

On retrouve d'un côté des textes qui exposent, d'une manière plus ou moins discutable, les habitudes de certaines populations, parfois avec mépris : dans *Les Suppliantes* d'Eschyle, Pélasgos – Roi d'Argos – accorde l'hospitalité aux Danaïdes venues d'Égypte, mais déclare que ces femmes, qui ne sont pas habillées comme des Grecs, osent se présenter devant lui sans héraut, proxène ou guide, ce qui est surprenant. Il procède ensuite à une analyse physique de ces jeunes femmes en concluant que « le Nil pourrait nourrir pareille espèce ». Toujours dans *Les Suppliantes*, Eschyle expose que les Égyptiens sont des « mangeurs de papyrus », des « buveurs de bière » qui accordent plus



d'importance à « la paperasserie » plutôt qu'à la parole donnée – contrairement aux grecs<sup>7</sup>.

Dans les représentations artistiques, la reconnaissance des étrangers n'est pas toujours évidente car les caractéristiques physiques ne peuvent pas toujours être mises en avant, notamment dans les peintures : les couleurs de la peau pour ceux qu'ils appelaient « les visages brûlés » ou celle des cheveux pour ceux du Nord appelés « les Rouquins » ne sont pas flagrantes quand elles sont peintes sur des vases noirs. Il est plus certain de se reporter à l'analyse des tenues vestimentaires des personnages représentés pour comprendre l'histoire décrite sur les supports artistiques<sup>8</sup>.

De l'autre, on retrouve des tentatives d'analyses plus fines, qui replacent les populations dans leur « environnement naturel », en partant du principe que la Grèce, notamment Delphes, est le centre du monde, et que plus on s'en éloigne, plus la population est différente des Grecs. Ces textes se veulent plus « scientifiques » et ont pour but de trouver des excuses naturelles, voire biologiques, aux différences relevées entre les Grecs et les autres. Ainsi, Aristote et Hippocrate présentent une « théorie des climats » pour expliquer les différences physiques et intellectuelles entre les populations : la région méridionale étant la plus près du soleil, les végétaux et les humains sont plus

---

<sup>7</sup> BERNAND, *op.cit.* p 1.

<sup>8</sup> BASLEZ, *op.cit.* p. 196.

secs, plus chauds et plus forts. Ainsi, plus on s'éloigne du soleil, plus ces caractéristiques sont atténuées car il est la cause du dessèchement des régions et des corps<sup>9</sup>. De même, le caractère des populations est conditionné au climat puisqu'Aristote expose que les populations des régions froides et d'Europe sont courageuses à défaut d'être intelligentes, ce qui est tout à fait le contraire des populations venant d'Asie. Là encore, les Grecs ont le privilège de se trouver entre les deux régions, ce qui leur confère l'intelligence et le courage<sup>10</sup>.

De même, les habitudes alimentaires sont relevées, notamment celles considérées comme « extrêmes » notamment chez Homère avec les Lotophages : un peuple qui se nourrit exclusivement d'une fleur au goût de miel, le lotos, qui a pour caractéristique de droguer son consommateur qui n'a plus que le désir d'en manger de nouveau<sup>11</sup>. À l'inverse, Hérodote expose que certaines peuplades d'Inde, dès que l'un d'eux tombe malade, est tué par un proche pour que sa chair serve de nourriture à tous avant que la maladie ne gâte sa viande. Si jamais l'un d'entre eux meurt de vieillesse, ce qui est rarissime, il va servir de festin aux vivants<sup>12</sup>.

Les analyses vont jusqu'à traiter des habitudes sexuelles des autres populations : les femmes étrusques, puisqu'elles participent aux repas des hommes, s'accouplent par la même occasion avec tous les hommes présents, aux yeux de

---

<sup>9</sup> HIPPOCRATE, *Du régime*, II, 37 ; Consulter CUSSET et SALAMON, *op.cit.* p.104-105.

<sup>10</sup> ARISTOTE, *Politique*, VII, 6 ; Consulter MORCH, Vincent, *Exit : exclus et marginaux en Grèce et à Rome*, Paris : Les Belles Lettres, 2012, 2012, p.41-42.

<sup>11</sup> HOMERE, *Odyssée*, IX, 80-102 ; Voir *Ibid.* p.43.

<sup>12</sup> HERODOTE, *Histoire*, III, 98-101 ; Voir MORCH, *op.cit.* p. 46.

tous et donnent naissance à des enfants dont le père est inconnu, sans que cela ne crée la moindre querelle<sup>13</sup>.

Beaucoup des analyses offertes par les auteurs sont largement exagérées, voire mystifiées : pendant que les hyperboréens vivent dans la familiarité des dieux et que les immortels éthiopiens brassent l'or à pleine main, les Gaulois réduisent des têtes et l'Inde est peuplée de monstres<sup>14</sup>.

La recherche de sa propre identité à travers les différentes représentations des autres peuples est un trait commun aux communautés. En Grèce, ces différentes descriptions, plus ou moins fidèles à la réalité, aboutissent à des décisions politiques et normatives fortes (**II**).

\*\*\*

## **II. Des actes politiques significatifs**

Bien qu'il existe de nombreuses analyses sur les Autres dans leur quotidien pour expliquer les différences fondamentales entre les populations, les Grecs considèrent que les différences fondamentales se manifestent en premier lieu sur le plan institutionnel (**A**) et lors des brassages des populations (**B**).

---

<sup>13</sup> THEOPOMPE, *Les Deipnosophistes*, XII, 14, 517d-518b ; Voir CUSSET et SALAMON, *op.cit.* p.116-117.

<sup>14</sup> BASLEZ, *op.cit.* p. 23.

## A. Des oppositions institutionnelles remarquables

En analysant les textes et les représentations, on se rend compte que les différences culturelles n'ont finalement que peu d'importance aux yeux des Grecs en comparaison des différences entre les systèmes institutionnels. Les représentations sur les systèmes institutionnels et politiques étrangers prennent un ton plus sévère après les guerres importantes, notamment contre les Perses. L'évolution à cette époque de l'utilisation du terme « barbaros » est la parfaite démonstration de cette évolution : le barbare, auparavant objet de curiosité devient l'Ennemi qu'il faut combattre<sup>15</sup>. Cette franche hostilité est également alimentée par les textes évoquant les méthodes guerrières redoutables des Barbares. Hérodote prend l'exemple des Scythes qu'il décrit comme des buveurs de sang qui ont l'obligation de couper la tête de leurs ennemis et de la présenter à leur roi s'ils souhaitent avoir leur part de butin. Il ajoute que les Scythes scient le haut des têtes de leurs ennemis les plus importants, vident la cavité du crâne et la tapissent de cuir de bœuf pour les plus pauvres, ou d'or pour les plus aisés pour ensuite s'en servir comme coupe pour boire<sup>16</sup>. Face à ces descriptions détaillées, il est aisé de comprendre la volonté impérieuse de vouloir se différencier par tous les moyens des autres populations aux habitudes si « exotiques ».

---

<sup>15</sup> ROCHETTE, Bruno, « Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 75, fasc.1, 1997, p. 41.

<sup>16</sup> HERODOTE, « La guerre », *Les Scythes et autres peuples barbares*, livre IV, s.d., p. 64-65.

En premier lieu, ils expliquent que l'absence de discipline morale des barbares s'explique avant tout car ils ne respectent pas les lois et obéissent à un maître, contrairement aux Grecs, libres, qui établissent leurs propres lois et n'obéissent donc qu'à eux-mêmes, leur conférant ainsi la loyauté, la discipline et la sincérité<sup>17</sup>. Cette analyse « radicale » doit nécessairement être temporisée par le fait que les lois grecques non écrites, appelées « lois helléniques » sont souvent violées par les Grecs, notamment en temps de guerre, sans que cela n'émeuvent les auteurs. De même, il n'existe aucune loi humaine pour protéger les étrangers : on ne relève aucun témoignage ni aucune réglementation sur l'installation des étrangers, notamment à l'époque archaïque : Solon aurait abrogé certains textes taxant les étrangers, mais les sources étant si peu précises, il n'est pas aujourd'hui possible de l'affirmer, montrant ainsi la rareté de ce type de décision et soulevant des interrogations sur une réelle application<sup>18</sup>. Cependant, il est fortement conseillé aux étrangers qui arrivent dans une cité de se rendre immédiatement dans un sanctuaire et d'y rester en tant que suppliant. Un suppliant n'est protégé par les dieux uniquement s'il tient dans son bras gauche des rameaux d'olivier et qu'il reste à côté d'une statue du dieu du temple<sup>19</sup>, ce qui réduit considérablement son champ d'action. Il est alors sous la protection d'un dieu hospitalier, généralement Zeus Xenios, et les atteintes portées à ce suppliant entraîne la colère du dieu protecteur<sup>20</sup>. Pour ne pas

---

<sup>17</sup> DE ROMILLY, Jacqueline, « Les barbares dans la pensée de la Grèce classique », *Phoenix*, 47, 1993, p. 285.

<sup>18</sup> BASLEZ, *op.cit.*, p. 77

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 35-36.

<sup>20</sup> PLATON, *Les Lois*, V, 7229e-730a ; Cf. CUSSET et SALAMON, *op.cit.* p.228.

déclencher le courroux divin, la cité de Sparte prend le parti de bannir quasi totalement les étrangers<sup>21</sup>.

Le fait que les barbares ou les étrangers ne respectent pas la loi s'expliquerait par le ou les systèmes politiques différents du système grec. Hérodote expose les discussions que les dirigeants perses ont eues quand il fallut choisir leur régime politique : on remarque que la démocratie est écartée facilement sous prétexte que le peuple est ignorant et que les décisions ne doivent être prises que par un homme éclairé<sup>22</sup>. Là encore, le manque d'intelligence des peuples est pris comme argument par les Grecs pour expliquer les choix politiques des dirigeants. Pourtant, certaines cités étrangères ne font pas l'objet du même rejet à l'image de Carthage qui possède, d'après Aristote, des institutions et une constitution semblable à Sparte qui en font une cité remarquable, même si évidemment imparfaite<sup>23</sup>.

Malgré les nombreuses différences de perceptions politiques et institutionnelles, il n'est pas envisageable pour un peuple de rester exclusivement autocentrée. Une mixité des populations est tolérée, permettant ainsi une légère évolution des mœurs (**B**).

---

<sup>21</sup> PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, XXVII, 6-9 ; Voir *Ibid.* p. 258.

<sup>22</sup> HERODOTE, *Comment les Perses choisirent la monarchie plutôt que la démocratie ou l'oligarchie*, III, 80-83.

<sup>23</sup> ARISTOTE, *Politique*, II, 11, 1-11 ; Voir CUSSET et SALAMON, Gérard, *op.cit.* p.160-161.

## **B. L'utilisation classique de stéréotypes**

La méfiance culturelle grecque envers les personnes qui ne sont pas issues de leurs terres est atténuée au quotidien grâce aux fusions des peuples. Certes exceptionnelles, elles ne sont pas moins inexistantes, et ce dès le début de l'Histoire grecque : les premiers habitants de la Grèce étaient, au final, peu nombreux, et la population n'a pu s'accroître que grâce à la fusion avec d'autres populations qui deviennent, dès lors, des Grecs participants très activement à la formation de cette population<sup>24</sup>. De plus, ces populations anciennes voyageaient plus couramment car les ressources étaient abondantes dans la plupart des régions. De même, les ostracisés n'ont d'autres choix que de s'installer dans une autre cité – généralement Athènes, la cité la plus cosmopolite de Grèce – et d'y construire leur nouvelle vie permettant à la population de s'accroître<sup>25</sup>.

Pourtant, l'incorporation des étrangers dans la communauté civique se retreint, même à Athènes. Plusieurs textes restreignent l'intégration de tous : en -451, Périclès fait voter une loi déterminante pour l'attribution de la citoyenneté où il faut justifier d'une double ascendance athénienne – paternelle et maternelle – pour être citoyen, avoir la capacité de succéder et la possibilité de contracter

---

<sup>24</sup> DARBO-PESCHANSKI, *op.cit.* p. 239.

<sup>25</sup> THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 2 ; Voir CUSSET et SALAMON, Gérard, *op.cit.* p.72-73.

un mariage légitime. Dans la même idée en -340, la législation prévoit une interdiction des mariages mixtes<sup>26</sup>.

L'exclusion législative et politique de l'étranger ne signifie pas que les Grecs considéraient qu'ils n'existaient pas : les représentations de ces peuples sont communes, et on constate qu'elles ne sont pas systématiquement péjoratives. Les décorations sur les vases représentant des scènes des Guerres médiques montrent effectivement des barbares entraînés de fuir face aux Grecs, mais qui se retournent pour combattre, traduisant le courage de ces guerriers<sup>27</sup>.

De même, les conquêtes d'Alexandre permettent aux grecs d'élargir leurs connaissances du monde extérieur et donc de construire une nouvelle vision du monde, notamment dans le domaine religieux : en témoignent les traductions retrouvées en Grèce de textes bouddhistes<sup>28</sup>, ou encore l'organisation de cultes privés consacrés aux dieux étrangers<sup>29</sup>. Les manœuvres d'Alexandre pour intégrer les habitudes perses aux habitudes grecques n'ont cependant pas abouties comme il le souhaitait : Après avoir battu l'armée perse, Alexandre a revêtu les vêtements et le mode de vie de Darius, le Roi vaincu. Il a également demandé à ses lieutenants les plus proches de faire de même, ce qui a

---

<sup>26</sup> BASLEZ, *op.cit.* p. 94.

<sup>27</sup> *Ibid.* p.190.

<sup>28</sup> ROCHETTE, Bruno, « Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 75, fasc.1, 1997, Antiquité-Ouheid, p. 47.

<sup>29</sup> BASLEZ, *op.cit.* p. 335.



suscité la colère et l'indignation de leur part<sup>30</sup>. Dans la même idée, Alexandre met en place des administrations mixtes, composés de Grecs, Macédoniens et Iraniens et fait venir des Macédoniens et des Grecs dans les territoires perses conquis afin qu'ils suivent son exemple et mélangent leurs sangs. Après sa mort, ses efforts n'ont pas payé puisque ces décisions sont très rapidement annulées<sup>31</sup>.

En conclusion, on constate que les différentes représentations des étrangers permettent un comparatif avec le modèle grec idéal. Grossièrement, si on se contente uniquement d'une première lecture des textes, on a l'impression que seuls les Grecs possèdent un environnement et une intelligence remarquable. Mais quand on lit entre les lignes et que l'on connaît, historiquement, les réelles habitudes de Grecs et des étrangers, on se rend compte que ces textes sont en réalité une sorte de guide amenant à une civilisation idéale : les Grecs doivent être courageux, intelligents, volontaires, honnêtes, sages pour être aimés de dieux particulièrement exigeants. Nous prenons les textes grecs comme étant un témoignage des actes passés, ce qui entraîne, évidemment, une méfiance de la véracité des faits rapportés de la part des chercheurs, mais si on les analyse d'une manière différente, on se rend compte qu'il y a en réalité une volonté de modeler les comportements des

---

<sup>30</sup> QUINTE-CURCE, *Histoires*, VI, 1-11 ; Cf. CUSSET et SALAMON, Gérard, *op.cit.* p.280-281.

<sup>31</sup> BASLEZ, *op.cit.* p. 217-219.

lecteurs anciens visant à atteindre une utopie de perfection dans leur propre futur.